

La chronique filmée du mois

REVUE MENSUELLE
N° 30

AOUT-SEPTEMBRE 1936

AOUT-SEPTEMBRE 1936

N° 30

La Chronique filmée du Mois

LE NUMÉRO : 2 Francs

— 15, rue Victor-Méric, CLICHY —

Téléphone : Pereire 16-09 et 16-10

Rédacteur en chef :
P. CALDAGUÈS

ABONNEMENT, 1 an : 20 francs

— 6 mois : 12 francs

— 3 mois : 7 francs

DANS CE NUMÉRO :

JUILLET EN ESPAGNE

RUES ET VISAGES DE LA RÉVOLUTION

NOTES, CROQUIS ET DESSINS

DE

Chas. Laborde

AVEC UNE PRÉFACE DE

PAUL MORAND



Dans les ruines d'Oviedo, un piano mécanique joue une « Internationale » sautillante...
(p. 22).

PRÉFACE

ESPAÑA

PAR PAUL MORAND

AU début de juillet dernier, Chas Laborde est venu me voir. A son habitude, il entra chez moi de profil, comme les spectres sur la scène ; je le vis s'avancer sur la pointe des pieds, timidement, le pas caoutchouté, le corps effacé, la voix blanche, retenant son souffle, un peu gêné de ses mains trop sensibles, me fixant dès la porte de son œil doucement implacable.

— Je pars ce soir pour l'Espagne, me dit-il.

J'imaginai aussitôt la rencontre de ma vieille Espagne et de mon vieil illustrateur et ami : leur deux réalismes s'affrontant ; le contraste entre son patient labeur et la paresse andalouse ; l'intransigeance des uns et l'indulgence de l'autre ; l'humour castillan opposé à la blague montmartroise ; le peintre de Moscou et de New-York devant les assises granitiques de l'Escorial et les arabesques de Tolède. Cela exaltait en moi la poésie des contrastes. D'autre part, en y réfléchissant, je devinais bien des terrains d'entente entre Chas Laborde et les Espagnols : une façon heureuse de rire dans le malheur, le goût vif des aventures picaresques ; une pratique digne et noble de la vie difficile ; un certain acharnement à aimer et à mourir pour ce qu'on aime ; enfin, un besoin insurmontable d'indépendance.

Je souhaitai bon voyage à mon ami, certain du bon résultat de cette conjonction hispano-labordesque, sans savoir quelle surprise elle me réservait (1). Cette surprise, vous l'éprouverez à votre tour lorsque vous aurez feuilleté l'album de dessins que vous offre la Chronique filmée du mois.

Ce n'est plus Moscou 1935 et ses foules disciplinées devant l'entrée du métro ; ses masses en marche ; ses cortèges publics ; ses jeux du Stadion Dynamo ; ses défilés chantants ; ses festivals politiques et ses promenades sous l'effigie au nom de Lénine. C'est le cœur saignant de l'Espagne déchirée, brisée, mourante sous le soleil de juillet, que Chas Laborde nous jette cette fois sous les yeux.

(1) Devant la faveur rencontrée par l'initiative qu'elle avait prise de provoquer pour la première fois un témoignage dessiné sur la Russie des Soviets, la « Chronique filmée du mois » avait décidé de tenter un effort d'information de la même qualité sur l'Espagne du « Frente popular ». Parti dès le début de juillet, Chas Laborde fut surpris, au milieu de son séjour, par la révolution, ainsi que nos lecteurs ont pu l'apprendre par les informations de la grande presse.

Peut-être n'est-ce qu'un premier essai ; peut-être Laborde retournera-t-il en Espagne révolutionnaire ? Là-bas, le temps ne compte pas : les Musulmans sont restés sept siècles ; la reconquête a duré sept autres siècles ; les guerres napoléoniennes, quatre ans ; la répression de l'insurrection américaine, un quart de siècle ; quant aux querelles séparatistes, elles n'auront pas de fin et renaîtront toujours sous une forme ou sous une autre...

L'Espagne sera toujours en lutte contre elle-même ; elle est née du croisement des deux races les plus batailleuses et les plus terribles du monde : les Teutons et les Arabes ; la civilisation romaine et catholique n'a pas vraiment mordu sur elle ; ce qui coule dans ses veines, c'est l'âme musulmane et le sang wisigoth.

Tantôt soumise à des forces internationales et centrifuges (l'islamisme, le catholicisme romain, l'expansion américaine, la politique autrichienne de Charles-Quint, le républicanisme français, le bolchevisme), tantôt en lutte contre elles (rois wisigoths ariens contre les Francs, libertés locales, autonomies municipales, etc.), l'Espagne continue sous nos yeux d'être la lutte de l'esprit vivant contre l'esprit géométrique, des féodaux contre les rois, des féodaux contre les centralisateurs.

Nos mots de droite et de gauche n'ont aucun sens quand on parle de l'Espagne : l'Espagne n'est en réalité ni royaliste, ni moscovite : elle est militaire et anarchiste à la fois. Comme ces deux tendances sœurs se groupent en ce moment sous des étendards différents, on peut dire qu'en réalité, à chaque balle qu'il tire, l'Espagnol tourne son arme contre lui-même. La guerre actuelle est pour l'Espagne plus que pour tout autre pays, un véritable suicide. Aussi atteint-elle aux plus hauts sommets de la tragédie humaine et politique.

Paul MORAND.



Une super-aérodynamique transformée en auto-mitrailleuse.



JUILLET EN ESPAGNE

RUES ET VISAGES
DE LA RÉVOLUTION

NOTES, CROQUIS ET DESSINS
DE
CHAS-LABORDE

Madrid, 10 et 11 juillet.

Après un an de « Frente popular », quel est l'aspect de la capitale de l'Espagne ? Voilà ce que l'informateur est venu noter. Mais, pour savoir où porter ses pas, mieux vaut d'abord se renseigner sur la situation.

Auprès de qui ? Les gens « du gouvernement » vous diront évidemment que tout va pour le mieux...

Quant aux autres, ils ne sont guère optimistes !

Écoutons-les :

« Au point de vue économique, l'angoisse grandit dans les milieux financiers.

1^o La monnaie ne se maintient que par miracle. L'interdiction d'exporter des capitaux fait que la peseta n'a qu'une cotation « officielle », mais elle peut s'effondrer du jour au lendemain.



Les gardes d'assaut, troupes de sécurité... (I)

2^o L'Espagne n'ayant pas de devises étrangères ne peut plus effectuer ses paiements au dehors, d'où difficulté de s'approvisionner en matières premières nécessaires à l'industrie, et augmentation du chômage.

Au point de vue agricole, prévisions désastreuses. La récolte sera très mauvaise. La vie a déjà augmenté de 24 % environ depuis deux mois. Les inondations, puis la sécheresse, enfin les grèves d'ouvriers agricoles ont achevé de ruiner les campagnes. On craint la raréfaction et un nouveau renchérissement des denrées.

Au point de vue politique, nul ne peut dire encore la détermination que prendra un peuple nerveux, passionné, sans grande éducation sociale. Patrons et ouvriers s'affolent déjà. La grève de la construction immobilise depuis des semaines près de 100.000 ouvriers.

La mystique monarchiste ne compte plus guère de fidèles : peu à peu, cependant, devant les excès des éléments extrémistes, s'affirmerait une sorte de fascisme inconsistant, qui ne méconnaît pas le problème social et est même favorable à une action réformatrice immédiate. Mais seul un gouvernement fort pourra sauver l'Espagne d'une complète anarchie. »

Il semble bien qu'on redoute une explosion...

12 juillet

En effet, voici que les événements se précipitent.

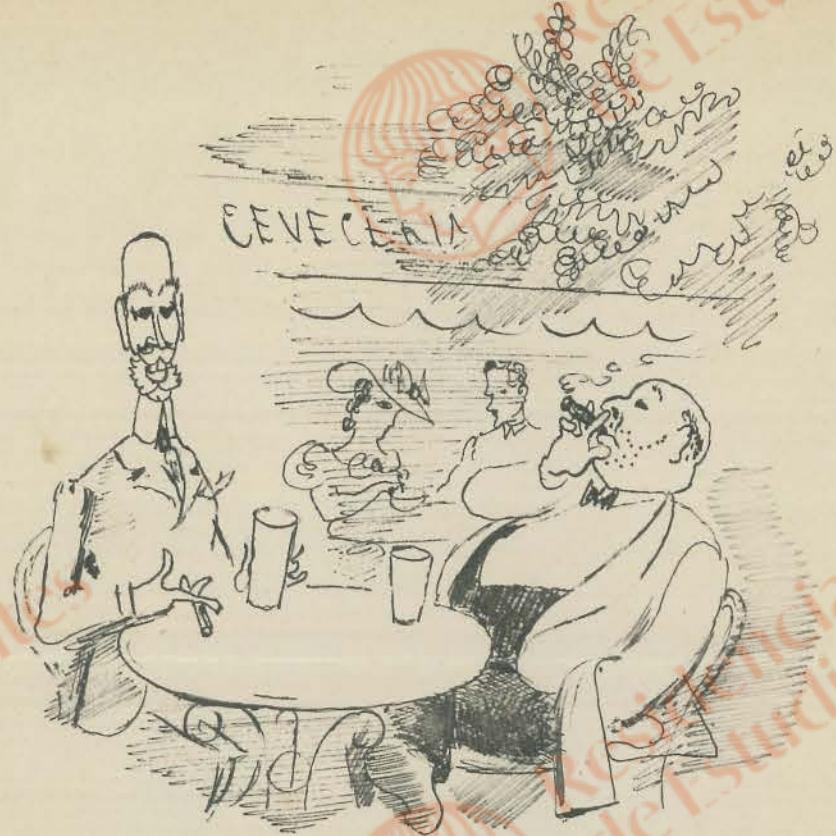
A dix heures du soir, on apprend qu'un lieutenant de la garde d'assaut (1), communiste notoire, condamné à mort par les fascistes, pour avoir abattu d'un coup de revolver à bout portant, quelque temps auparavant, le cousin de Primo de Rivera, vient d'être assassiné...

Quelques heures après, ses hommes décident de le venger et, sous

(1) Troupes de police récentes, constituées par le Gouvernement du Front populaire, qui a senti le besoin d'avoir des hommes à lui. Sections à pied et sections montées. Leur uniforme bleu marine comporte une casquette plate qui tient le milieu entre celle de nos agents cyclistes et celles des garçons-livreurs des grands magasins.



Madrid. L'enterrement
de Calvo Sotelo (p. 16).



Au café, où l'on discute politique (p. 16).

les ordres d'un de ses camarades, enlèvent à son domicile le leader monarchiste, Calvo Sotelo, et le massacrent dans le car même qui les transportaient, eux et leur prisonnier. Ils abandonnent le corps dans le cimetière.

En apprenant la nouvelle, le président des Cortès, M. Martinez Barrio, se trouve mal...

13 juillet.

Les anarchistes lancent des bombes.

Un peu partout des comptes mystérieux se règlent à coups de revolver. Dans le quartier populaire, quatre ouvriers, quatre « caminos », sont tombés, frappés, paraît-il, par des balles anonymes...

14 juillet.

M. Martinez Barrio obtient du Président de la République un décret qui suspend provisoirement les séances des Cortès, pour éviter que l'hémicycle ne soit transformé en champ clos.

L'ambassade française donne une réception. Elle se prépare à partir



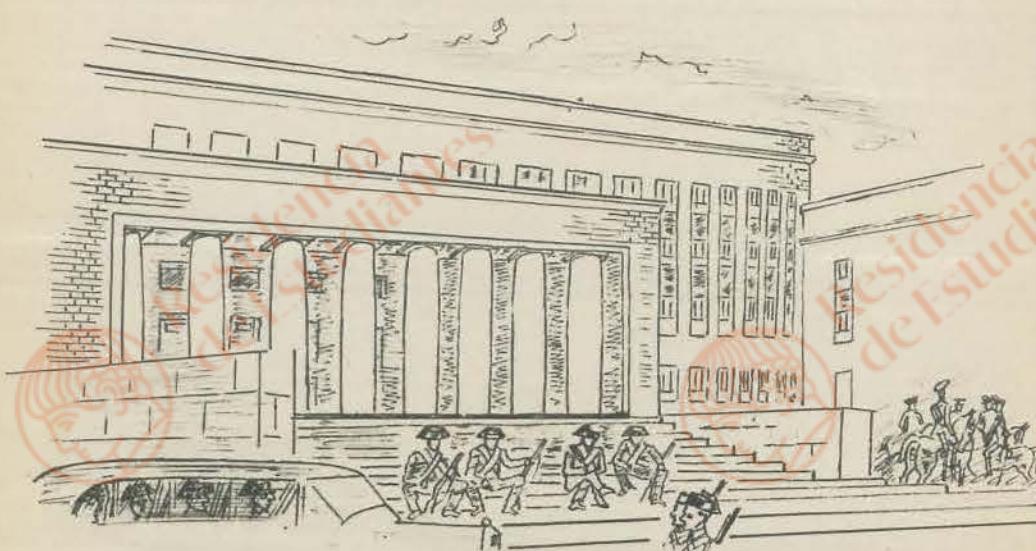
Insouciants à l'annonce du meurtre de Calvo Sotelo, des messieurs pleins de jovialité... (p. 17)

pour Saint-Sébastien, comme au temps où la coutume voulait que le corps diplomatique y accompagnât la cour, qui s'y transportait pour deux mois.

On enterre Calvo Sotelo (p. 10 et 11).

Une foule considérable de fascistes, passionnée et grave, suit lentement le corbillard. Beaucoup de femmes et de jeunes filles.

Que se passe-t-il? Cette cohorte recueillie mais pleine de colère vient de menacer et de repousser une délégation du bureau de la Chambre, au moment où celle-ci entrait dans le cimetière pour assister à l'inhumation.



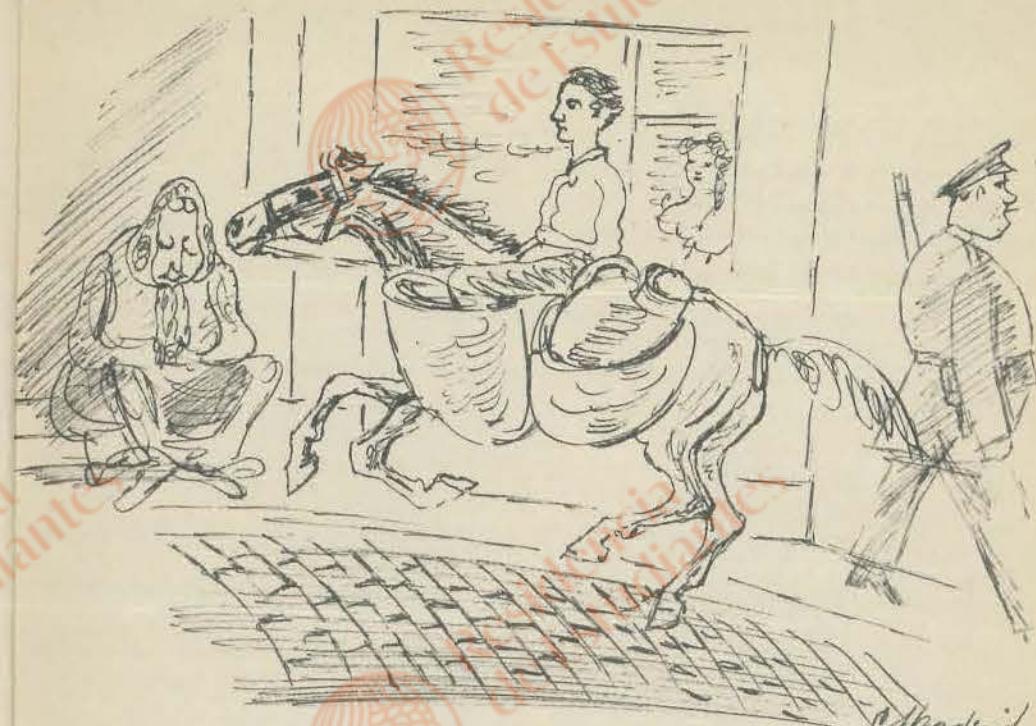
Sur les marches de l'Université, les gardes civils... (p. 17).

15 juillet : Rues et visages...

Cependant, au milieu de ces événements tragiques et gros de menaces, quelle est l'attitude de l'Espagnol moyen? Le touriste est surpris de son calme, de sa gaieté, de son exubérance (p. 14). Il sort de chez lui, à quatre heures de l'après-midi, le cure-dent à la bouche, va au café et y commente la situation avec ses amis de droite et de gauche jusqu'aux premières heures du matin (p. 12). Jeunes gens et jeunes filles, aux visages ouverts et souriants, semblent toujours revenir de la « Verbena ». Marque profonde du fatalisme arabe, insouciance qui a pénétré des êtres baignés de soleil et d'air pur.

Au petit matin, de jeunes garçons continuent de livrer le lait aux clients, au grand galop de leurs bidets (p. 17.)

PELUQUERIA PARA SEÑORAS



De jeunes garçons livrent le lait au grand galop de leur bidet... (p. 16).

A la terrasse de leur « club », des messieurs pleins de jovialité suivent d'un œil égrillard le passage d'une madrilène replète, insouciant à l'annonce de la mort de Calvo Sotelo, que hurlent des enfants débraillés (p. 15).

Sur les marches de l'Université, les gardes civils, ces excellents fonctionnaires de la mort, montent une garde débonnaire (p. 14).

Dans le parc du Retiro, les bourgeois viennent prendre le frais. Sur la promenade d'« El Prado », les touristes se font photographier, en posture avantageuse de contrebandiers, sur un cheval en carton.

L'explosion sera-t-elle retardée?
En attendant la révolution de demain, allons voir les traces qu'a laissées celle d'hier.

Oviedo, 16 et 17 juillet.

Pèlerinage aux lieux des sanglantes tueries de 1934, des excès communistes et de leur effroyable répression.



Une rue de Madrid,
le 15 juillet... (p. 16).



Dans le parc du Retiro, des bourgeois prennent le frais... (p. 17).

Communistes?

Voici ce que dit le « Journal le plus avancé (traduction littérale) d'Oviedo » :

« Le mouvement révolutionnaire d'Oviedo fut prolétarien, socialiste. Son but? Obtenir le gouvernement de l'Espagne. »

Et l'on se vante ici qu'Oviedo soit en effet le foyer du socialisme avancé, à qui revient l'honneur d'avoir « gagné la Révolution de 1934 » provoquée par les élections générales qui donnaient la majorité aux républicains de droite.

On vous rappelle fièrement que c'est en Asturies que le soulèvement fut le plus violent. Les fabriques d'armes et de munitions avaient été pillées par la population. Il ne fallut rien moins que l'intervention des redoutables bataillons de la légion africaine pour qu'Oviedo soit reprise, maison par maison...

Les excès ont été commis de part et d'autre... Peu d'établissements publics ont été épargnés. Il en reste quelques-uns dont l'affreux style 1890 est celui de nos caisses d'épargne. Ceux qui ont le plus souffert sont ceux qui renferment pour le peuple un mystère : banques, couvents, hôtels

bourgeois, Université, Palais de justice. Ce qu'il en reste donne encore une idée de ce que fut leur beauté.

Une chapelle collée au couvent de San Domingo est intacte. Du couvent lui-même, complètement détruit, il ne subsiste plus qu'un kiosque en bois et quelques palmiers vivants.

Et du théâtre écroulé, on ne voit plus qu'un pan de façade, où, dans leurs niches, décapitées, Mnemosyne reste majestueusement drapée et Melpomène tend toujours son masque...

Les habitants de cette petite ville ne montrent pas la gaieté énervée des Madrilènes. Les figures sont graves. L'actualité, semble-t-il, n'y est pour rien. C'est affaire de tempérament local.



Devant le photographe d'El Prado... (p. 17).

Ils vous parlent sans frisson des terribles journées de bataille et de massacre ; et c'est avec orgueil qu'ils vous montrent les ruines de leur ville.

La mort, ici, n'a pas le même caractère effrayant qu'ailleurs. Dans un restaurant plein de consommateurs, à la vitrine, posée sur un superbe poisson, une lettre de faire-part annonce le décès d'un client.

On reconstruit Oviedo en maisons ultra-modernes.

Près des ruines, des enfants charmants regardent sagement des images plus gaies.

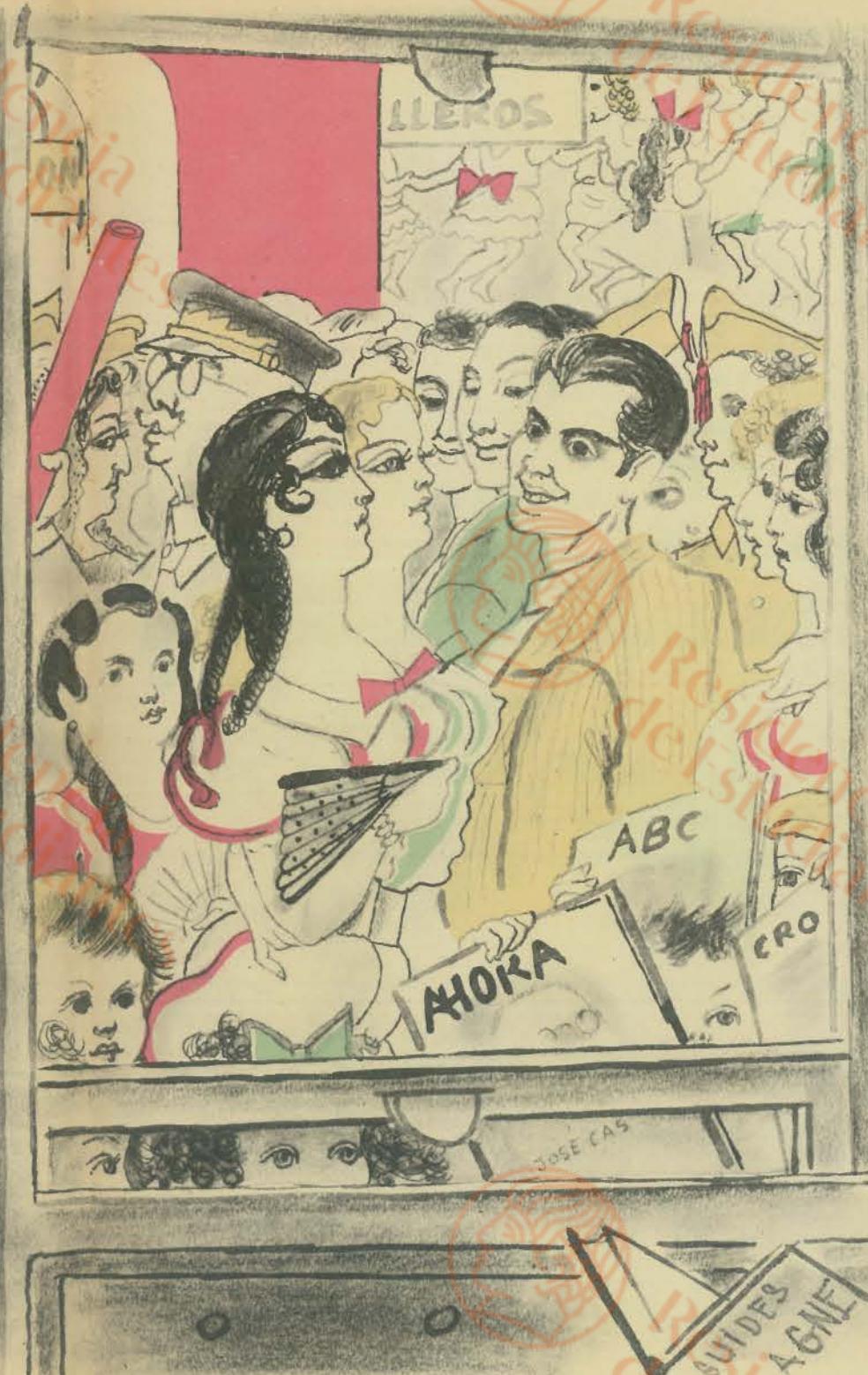
Dans la rue, un vieux piano mécanique grelottant joue, entre deux vieilles danses, une *Internationale* sautillante (p. 4).



CROQUIS D'ALBUM



Le passage de l'unique train quotidien à la gare attire toute la population... (p. 26).





A Madrid, le dimanche...

Mierès, 18 juillet.

Une ville industrielle proche d'Oviedo. On passe, pour y arriver, sous une succession de tunnels si étroits que la vapeur de la locomotive envoie les compartiments et baigne les voyageurs.

Il n'y a qu'une voie. Et qu'un train par jour. Son passage est un événement qui attire à la gare de chaque bourg toute la population en joie (p. 24 et 25).

Ici pas de grève. On semble ignorer la fièvre et l'inquiétude.

Calmement, des forains font les préparatifs de la fête locale.

Santander, 19 juillet.

Santander aussi est calme et gaie (1).

Sur la plage, des baigneuses pudibondes en « robes » de bains, longues et habillées, se mouillent douillettement (p. 28).

Dans les rues, un cortège de paysans, de chars campagnards attelés de bœufs et décorés de pampres, défile au son de l'*Internationale*.

Dans l'après-midi, sans transition, on apprend que Bilbao vient d'être occupée par l'armée régulière...

Bilbao, 20, 21 juillet.

La nouvelle est fausse. Bilbao n'est pas occupée, mais dans un état de surexcitation intense.

(1) Pourtant la révolution a déjà éclaté, avec violence, en de nombreux points de l'Espagne, notamment à Madrid, à Barcelone, à Séville.



Dans les ruelles étroites et sombres, soudain une fusillade... (p. 32).

La radio a annoncé... l'assassinat du Président de la République

Ordre est donné de ne pas sortir après 10 heures du soir.

Des groupes de civils parcourent les rues, armés de fusils, ceints de cartouchières, comme pour un départ à la chasse. Les maisons se ferment. Les terrasses des cafés se vident.

Enfin une nouvelle précise : on apprend que l'armée s'est déclarée fasciste et s'est soulevée contre le Gouvernement.

Bilbao est en armes. Basques autonomistes et éléments du front populaire, unis contre les « phalangistes » (1) et l'armée régulière en révolte, s'apprêtent à défendre leur ville.



Sur la plage de Santander, des baigneuses pudibondes... (p. 26).

Le téléphone est coupé avec l'extérieur. Les lignes de chemin de fer, dit-on, seraient détruites. Les chantiers sont abandonnés.

Des camions et des voitures privées, réquisitionnées dans les garages (celles qui étaient fermées à clef ont été brûlées), commencent à silloner la ville, hérissées de poings tendus, de fusils de guerre et de chasse, de revolvers brandis, de mousquetons et de mitrailleuses : spectacle typique de cette révolution. Avec elles, des patrouilles à pieds, armées de la même façon, assurent la discipline de la rue.

On enrôle des volontaires, des « miliciens », ardents et décidés, qui partent vers Vitoria (c'est-à-dire vers « le front »), à pleins camions, acclamés par la foule (p. 38 et 39).

Le consulat français est en plein désarroi. Toutes les nouvelles y ont cours. Celle-ci notamment : le Président de la République a été, non plus tué, mais incarcéré...

Ce qui est sûr, c'est que c'est le Gouvernement lui-même qui a armé le peuple en lui ouvrant les boutiques d'armureries.





Incendie d'un couvent, à Bilbao (p. 32).

Dans les ruelles étroites et sombres, des enfants jouent comme à l'ordinaire. Soudain, une fusillade jette la panique parmi ce petit monde (p. 27). Dans une voie proche, que longe la rivière, gardes d'assaut et volontaires ont ouvert le feu, de façon désordonnée, dans la direction d'une église d'où sont parties, paraît-il, des balles fascistes. De tout jeunes gens, presque des enfants, déchargent avec calme sur leurs semblables des fusils destinés aux chasses pacifiques.

Pendant dix minutes la fusillade crépite, que des curieux dissimulés dans l'encoignure des immeubles regardent sans comprendre.

C'est l'heure des balles perdues.

Mais, d'une colline proche de la ville, une énorme fumée blanche s'élève, au-dessus d'un couvent de religieuses...

Tout le « populo » de Bilbao est au spectacle de cet incendie et une immense exclamnation d'horreur et d'émerveillement s'élève quand les flammes apparaissent et atteignent le clocher de la chapelle (p. 30 et 31).

Quand les sapins du jardin se mettent à flamber, les enfants frappent des mains, d'énerverment.

Une femme du peuple raconte à ses voisins que des fascistes embusqués derrière les murs de la chapelle ont tiré sur des volontaires et que c'est par représailles que ceux-ci ont allumé l'incendie...

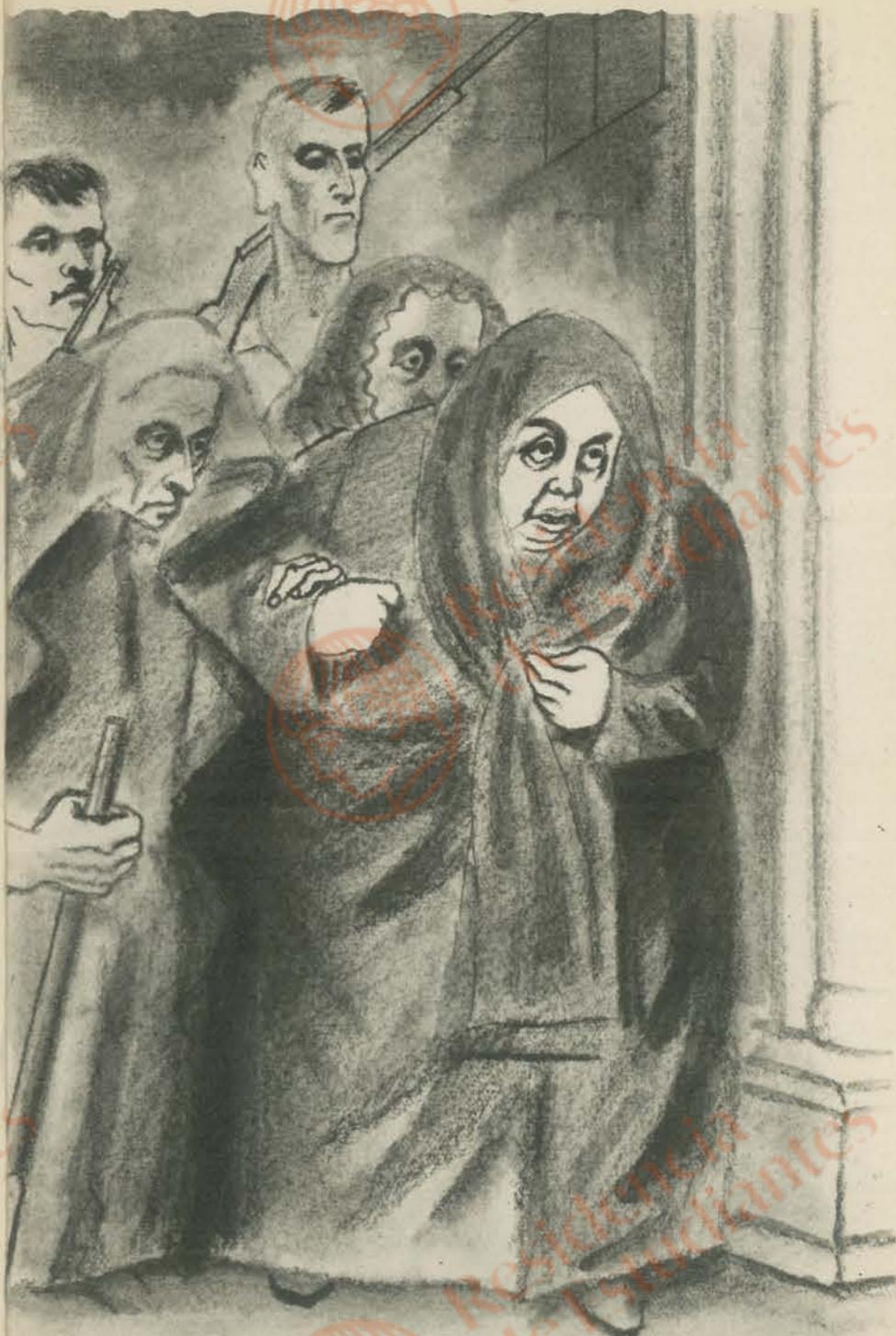
On voit passer une luxueuse torpedo, chargée de rouleaux de cordon bickford, sur lesquels sont couchés de jeunes miliciens. Que vont-ils faire sauter?

Puis voici que les religieuses abandonnent leur couvent en flammes. Entourées de jeunes filles qui font la chaîne, protégées par des hommes en armes, éplorees, elles descendent la colline, leurs valises à la main.

L'énerverment croît. La résistance s'organise. On voit partir vers la bataille, hurlant leur enthousiasme et leur fidélité, tassés sur des camions et dans des autobus, pêle-mêle, des gardes civils, des gardes d'assaut, des carabiniers (tous fidèles au Gouvernement), des volontaires en chemise, le bandeau rouge au front, des « mignones » (corps de montagne analogue à nos chasseurs alpins) coiffés d'un bérét orné d'une cocarde aux couleurs de la République.

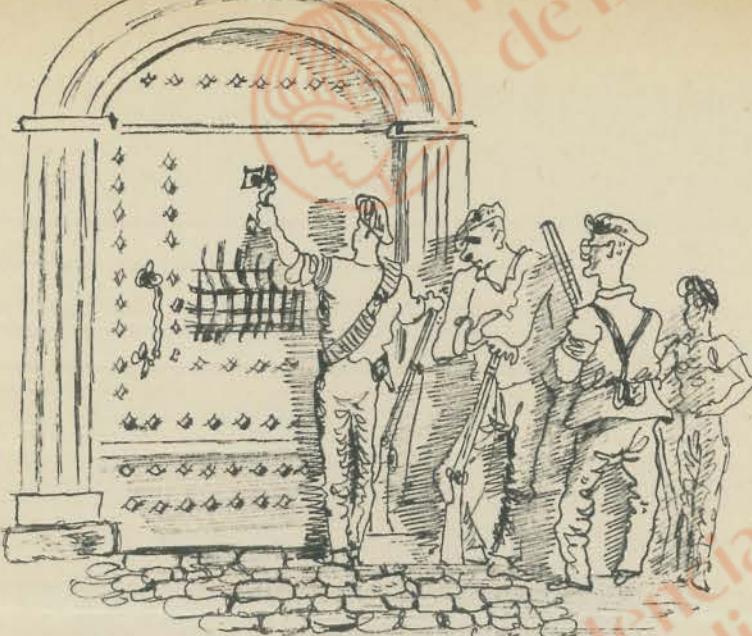
Cependant les journaux (1) locaux s'étendent assez peu sur les événements, mais consacrent une page entière au Tour de France.

(1) Nous sommes le 21. Depuis le 19 au matin les journaux ont cessé complètement de paraître dans beaucoup de villes d'Espagne.



Bilbao

De vieilles dévotes sortent toutes noires de l'ombre noire... (p. 34).



Perquisition à Bilbao.

On y lit toutefois : « Hier a été incendié à Bilbao un couvent de religieuses. A peine ce fait fut-il connu que le parti nationaliste basque a fait connaître au Gouvernement civil et aux représentants du front populaire sa vive indignation et sa volonté d'empêcher le retour de pareils excès d'une manière efficace, rapide et énergique. »

Dans la ville basse, un cordon de volontaires basques garde en effet une église, dont il expulse avec douceur quelques vieilles bigotes qui sortent toutes noires de l'ombre noire, clignotantes, éblouies par la grande lumière du jour (p. 33).

Dans les ruelles, toujours ces coups de fusil intermittents, mais par longues séries, tirés par des hommes postés derrière des portes cochères vers de hautes fenêtres..., derrière lesquelles se dissimulent, pensent-ils, des fascistes armés (p. 45).

Pourtant, le soir apporte son calme traditionnel. Un bon orchestre anime le superbe kiosque de la grand'place, autour duquel des tables ont été dressées pour les consommateurs...

C'est l'Espagne.

Dans ces deux journées, quelques morts ; de nombreux blessés, mais dont la plupart ne sauraient dire comment ils l'ont été...

A l'hôtel, les clients sont quasi prisonniers.

Au matin du 22 juillet, les trains n'atteignent plus que Santander,

à l'ouest, ou Zarauz, à l'est. Toutes les autres directions leur sont interdites.

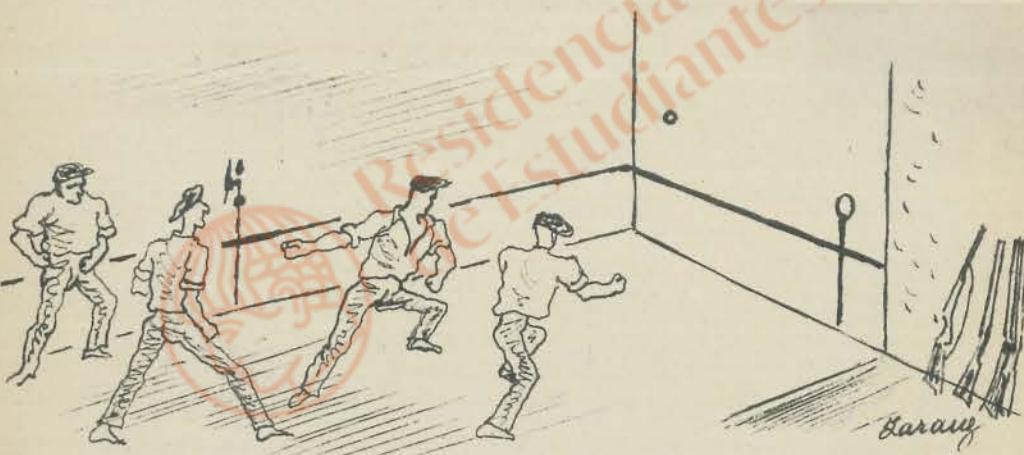
Un avion (rebelle) a survolé la ville, lançant des tracts qui annoncent que les troupes rebelles poursuivent vers Bilbao leur marche victorieuse, et que tout homme surpris les armes à la main sera traité en insurgé...

En route pour Zarauz.

Le train a pris son habituelle allure nonchalante. Dans les champs, les paysans vaquent à leurs sempiternels travaux.

Zarauz, 22 juillet.

Cette charmante plage, située à quelque 50 kilomètres de la frontière, fréquentée par de paisibles familles françaises, est toute bruyante de jeunes miliciens en armes.



Au fronton se livre une bataille sérieuse...

Quelques-uns, cependant, ont « posé le fusil » et, au fronton, se livre une bataille sérieuse entre joueurs acharnés à vaincre !

Les nouvelles sont alarmantes. Il faut partir. Mais comment gagner la frontière ? Des baigneurs français, inquiets, ont pu téléphoner au consulat de Saint-Sébastien qui les a exhortés à prendre patience en cet endroit si agréable...

Saint-Sébastien est bombardé. De la plage de Zarauz, on entend le bruit flou des canons et on voit leur fumée. Sur la place un camion s'apprête à partir pour Saint-Sébastien. Des miliciens l'occupent, protégés par des matelas, prêts à se défendre pendant la traversée de la ville.

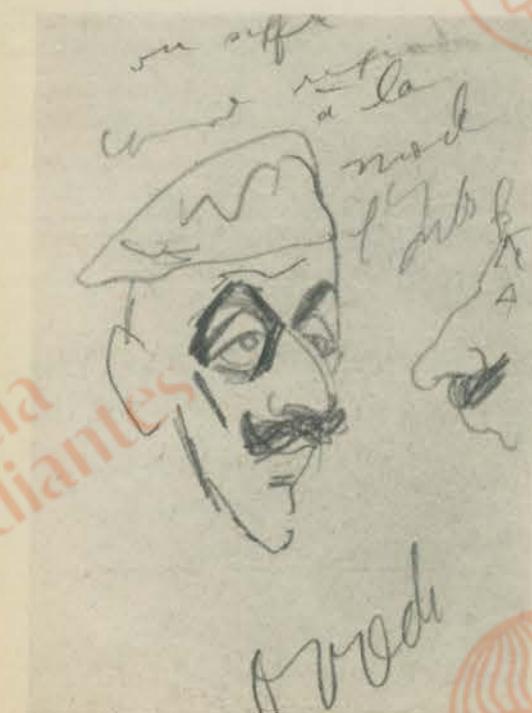
Ces jeunes volontaires semblent grisés par leurs exploits (p. 41). L'un d'eux interroge, en tapant fièrement sur la crosse de son Mauser : « Eh bien, que dit-on de tout ça, en France ? »

Quelques Français (1) réussissent à se mêler à ce convoi qui gagne son but le plus rapidement possible..., et sans encombre.

(1) Entendez notamment : Chas Laborde (N. D. L. R.).



Des volontaires partent vers le "front", acclamés par la foule... (p. 28).



CROQUIS D'ALBUM

Saint-Sébastien, 23-24 juillet.

On nous dit comment les choses se sont passées ici. La garnison s'est révoltée. Gardes civils et gardes d'assaut se sont d'abord joints à elle, mais se sont bientôt rendus. Le casino, occupé par des fascistes, a été assiégé par les volontaires et bombardé par un petit bateau gouvernemental. La façade est toute pointillée par les balles, car la fusillade, furieuse, a duré plusieurs heures. L'hôtel Marie Christine porte également de nombreuses traces d'un siège semblable.

— Oh ! si vous n'étiez ni au casino ni à l'hôtel Marie Christine, vous dit-on, vous n'avez rien vu de la guerre civile.

— Et vous, où étiez-vous donc ?

— Nous ? Dans la cave !

La victoire est finalement restée au front populaire et les officiers révoltés ont été massacrés.

Il paraît qu'un bateau de guerre français serait ancré dans la baie, et qu'un détachement de fusiliers auraient mis pied à terre pour défendre



Les jeunes volontaires semblent grisés par leurs exploits (page 37).



Chassez le naturel...

le Consulat. Au Consulat, où se trouve, outre le consul, l'ambassadeur lui-même, on apprend que ce détachement est venu, en effet, mais reparti, après un bref conciliabule.

Dans les couloirs, dans les bureaux, les réfugiés s'entassent, assis sur leurs valises, avec des figures hagardes de naufragés ; ils attendent anxieusement le « grand bateau » qui doit les rapatrier.

Dehors, toujours la fusillade spasmodique.

Sur un grand pont que les balles fascistes rendent « malsain », seul, un vieux mendiant tout courbé et qui se sait étranger au drame va de son pas lent vers sa paisible aventure (p. 44).

Une voiture de volontaires le croise. On tire sur eux. Ils ripostent





Un vieux mendiant tout courbé... (p. 42).

et une de leurs balles, au moment où la voiture vire brusquement au bout du pont, vient frapper un de leurs partenaires qui y montait la faction. On le voit s'appuyer contre un balustre, défaillant, perdant un liquide rouge qui pue le vin.

Un groupe de touristes (1), qui ne peut supporter l'atmosphère prostrée du Consulat ou de la pension de famille, préfère se réfugier au «Café de la Marine», dont le patron est Français, et où règne encore un peu d'animation. Aux alertes, des gens descendant dans la salle du bas. Qui sont-ils? Sans doute des fascistes. On a tiré, paraît-il, du toit de la maison sur des volontaires. Sans rien perdre de sa gaieté, le maître de céans semble cependant craindre des représailles. En guise de protection, il a accroché à sa devanture un drapeau hâtivement confectionné avec une robe bleue de sa femme, une nappe et un peignoir rouge...

Le lendemain, accalmie. De très bonne heure on apprend la bonne nouvelle. On a vu le «grand bateau» qui attend les Français pour les rendre à la Mère Patrie.

Il pleut. L'embarquement commence, lentement. Le torpilleur — c'est *L'Indomptable*, de Lorient — est au large à trois kilomètres.

Les enfants, les femmes, les vieillards, les autres... et les Argentins..., un Belge, un Suisse... quittent l'enfer sur des chaloupes.

La population guerrière de Saint-Sébastien les assiste avec bonne grâce.

(1) Entendez encore Chas Laborde (N. D. L. R.).



Un fasciste a tiré d'une fenêtre... (p. 34).

Ces brûleurs d'églises aident religieusement de vieilles religieuses impotentes à descendre des voitures d'ambulance qu'ils ont réquisitionnées pour elles.

D'autres, revolver au poing portent sagement les valises des vieilles dames bourgeoises, et même celles de leurs maris, sans vouloir accepter ni remerciements, ni pourboire.

Saint-Jean-de-Luz, 25 juillet.

On débarque dans la nuit, sous le regard des curieux que retient un cordon de gendarmes.

On lit mal les noms et les âges inscrits sur les passeports.

— Madame Latour, soixante-six ans...

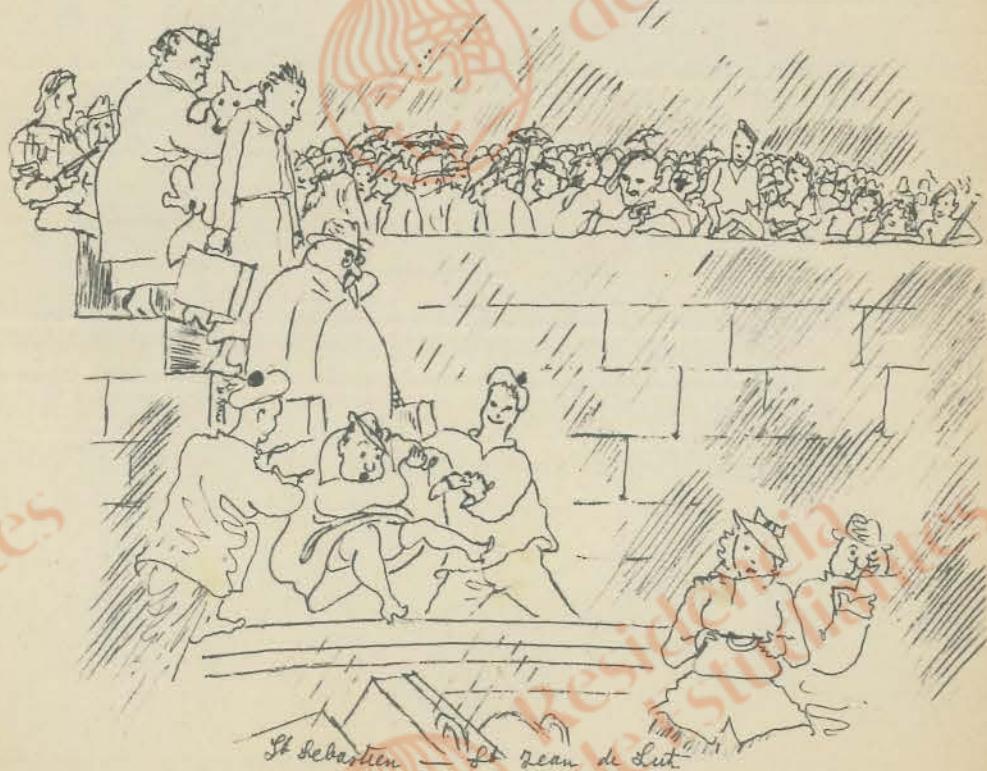
— Mais non, soixante ans seulement !

Chas LABORDE.

De « La petite Gironde », numéro du 26 juillet.

On apprend qu'un Français, patron du café de la Marine, à Saint-Sébastien, a été fusillé dans son établissement avec huit consommateurs.

Embarquement...



MAX LIREMNITZ - IMP. PARIS.

FDSXX

11191